Les Actualités photographiques

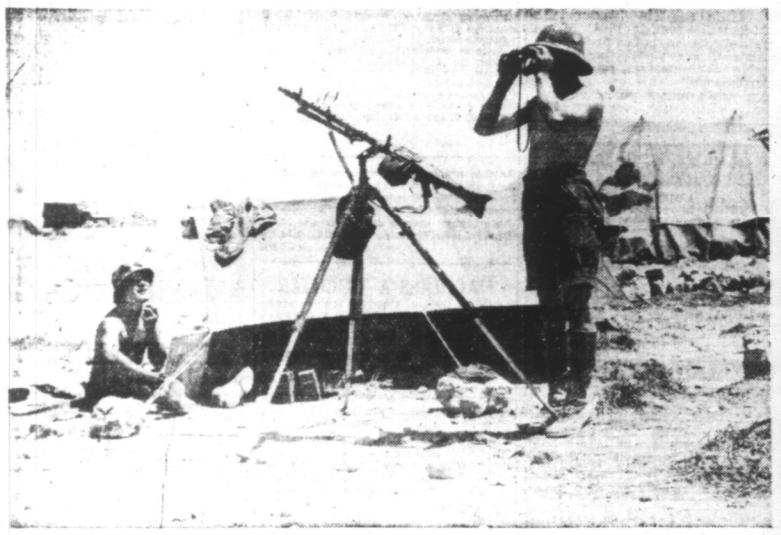
EN TOURNÉE D'INSPECTION

Le Résident général NOGUES s'entretient dans l'extrême sud marocain avec le Khalifat BEL FATAMI. (Ph. Sipho)

Les menées antianglaises en Palestine

Sous la tente, un groupe de chefs arabes dont les menées ont pour but de faire échec à la politique anglaise. (Ph. Sipho)

DANS LA RÉGION DE TOBROUK



La défense contre-avion ne relâche jamais sa surveillance. (Ph. Sipho).

Des gigots... de chien...

...valent 18 mois de prison à celui qui les vendit

Vierzon, 5. — Une habitante de Vierzon ayant constaté que son chien avait la gale, décida, non de le soigner, mais de le faire abattre. Elle chargea de ce soin son voisin.

Celui-ci, après exécution de l'animal, débita la chair en gigots et filets qu'il alla vendre pour de la chèvre à plusieurs de ses concitoyens.

Son « bénéfice » a été fixé par les juges : Dix-huit mois de prison.

LA RAZZIA DU BÉTAIL DANS LA SOMME

Doullens, 5. — Les trafiquants du marché noir continent leurs exploits dans la Somme où ils se ravitaillent en viande dans des conditions audacieuses, mais peu onéreuses. Les vols de bestiaux ne se comptent plus, et hier encore, à Longuevillette, une génisse a été abattue et dépecée sur place pour être plus facilement transportée.

La gendarmerie enquête.

ECHOS et CARNET

CALENDRIER. — Mardi 8 juillet 1941. Soleil : Lever à 5 h. 58 ; coucher à 21 h. 53.

Aujourd'hui : Sainte-Virginie. — Demain : Sainte-Blanche.

IL Y A UN AN

8 juillet 1940. — Les autorités françaises saisissent tous les navires anglais se trouvant à Haïphong.

NOS CONTES

LA GUÉRISON DES RHUMATISMES

par RENÉ JOUGLET

Il y a quelques années, j'habitais la banlieue de Paris pendant une partie de l'été. Le hasard avait fait que je m'y trouvais le voisin d'un brave homme que j'avais connu naguère en province. Il y vendait des tisanes et il avait gagné dans ce commerce une honnête aisance. Il touchait à présent à la soixantaine, et si je me souvenais si bien de lui, c'est qu'il était une perfection, si l'on ose dire, en fait de rhumatismes. Dès que la saison commençait de se montrer humide, il commençait, lui, de souffrir. Dans les premiers jours, il gagnait encore son magasin. La crise s'aggravait et il en avait pour des semaines à se tenir au lit. Alors il devenait inabordable. Le salicylate l'écœurait et le régime lui paraissait détestable. On l'entendait se plaindre à la fois des douleurs, de l'insomnie et de la transpiration. C'était un malade peu commode et qui donnait à sa femme bien du souci. Au demeurant, certes, le meilleur homme du monde. Mais un malade n'est pas un homme, ou rarement.

Je retrouvais donc dans la banlieue mon brave Arsène que j'avais quitté en Bretagne. Il était à ce moment gras et rubicond, tout le contraire du garçon blafard que je visitais dans sa boutique. Il parut content de me revoir.

Nous parlâmes de choses et d'autres, de la petite ville et des amis que nous y avions. C'est le propre des hommes que de considérer le passé de préférence à l'avenir. J'en vins, comme il était naturel, à parler à Arsène de ses rhumatismes. Il n'avait plus l'air d'en être affecté.

— Oui, me dit-il, ça a l'air d'être bien fini. Enfin, voilà six ans que je n'en souffre plus.

— Vous devez, lui dis-je, une belle chandelle au médecin qui vous en a débarrassé.

Il se mit à rire.

— En ce cas, dit-il, c'est à moi-même que je la dois.

Et il me raconta ceci, qui n'est pas une histoire de plaisantin, mais bien le récit sincère qu'on peut attendre d'un honnête homme.

— Il y avait trois mois, cette année-là, que j'étais au lit, me dit Arsène. Il y avait donc trois mois que je vivais de potions, d'eau minérale et de jus de fruits. Vous ne serez pas étonné si je vous déclare que j'avais maigri de douze kilos. Ma femme perdit confiance au médecin qui me soignait depuis que j'étais en âge d'être soigné. Elle fit venir du chef-lieu un spécialiste. Il m'examina et commença de me faire des piqûres. Il venait tous les deux jours, m'envoyait je ne sais quel liquide dans la fesse et recevait trois cents francs. Au bout d'un nouveau mois, mon amaigrissement s'élevait à seize kilos et je ne tenais plus sur mes pieds. Il faut prendre le mot à la lettre. Je n'arrivais plus à gagner mon fauteuil ; il fallait qu'on m'y aidât. Bref, je crus bien que ma dernière heure était proche.

» Je le crus tellement qu'il me vint une idée de désespéré, une idée saugrenue, allez-vous dire, et qui pouvait l'être, en effet. J'appelai ma femme et je lui dis qu'étant en chemin de trépasser, je voulais boire encore une fois un peu de vin de Champagne. Vous savez, le champagne, ce fut longtemps pour nous un luxe ; j'en avais alors à ma cave. Mais ma femme refusa net. Elle prétendait qu'il serait stupide de compromettre de telle façon le traitement d'un professeur réputé et dont les visites coûtaient si cher.

» Ma femme s'en alla faire son marché ; j'appelai la bonne et je lui ordonnai de m'apporter une bouteille. Elle répondit qu'elle n'y manquerait pas, sortit et ne reparut plus. La colère monta dans ma tête. Ah ! ils prétendaient me laisser mourir sans m'accorder au moins cette satisfaction ? On verrait bien.

» Ici commence le risque et, si l'on veut, le miracle. Je poussai mes jambes hors du lit, je saisis le dossier d'une chaise et je me laissai tomber sur le siège. Alors — car heureusement j'avais les bras encore bons, sinon les mains — me soulevant tant bien que mal, tirant et poussant sous moi la chaise, je me mis en marche vers la cave. J'ai su par la suite qu'il n'y avait à ce moment personne dans la maison, sinon je ne fusse pas allé loin J'atteignis la porte de la cave. Il me fut aisé de l'ouvrir. Mais la difficulté d'y descendre ne demeurait pas moindre.

» J'abandonnai ma chaise et me laissai glisser sur le derrière. Déjà vous apercevez le reste. Marche par marche, je descendis l'escalier. Je me trouvai dans le bas et me traînai jusqu'au casier à vin d'où je tirai une de ces bouteilles que je convoitais tellement.

» Mais je n'étais pas sauvé. Je tenais bien, en effet, dans mes mains la bouteille ; c'était une autre histoire que de la déboucher. Impossible, avec mes mains à moitié ankylosées, impossible d'y prétendre.

» Je me traînai jusqu'à la boîte à outils. J'y pris une lime avec laquelle je pus scier le fil de fer qui retenait le bouchon. Le bouchon sauta. Le vin se répandit, mais tout de suite dans ma bouche, car vous pensez bien que je n'avais apporté ni coupe ni verre. J'avalai la moitié de la bouteille, je la vidai tout entière. Le tout avec un délice inexprimable.

» Je me mis alors en devoir de regagner l'escalier. Vous me croirez sans peine si je vous dis que ma reptation devenait meilleure. Je n'allai pas loin, toutefois, pris d'un remords. Ayant fait demi-tour, ayant limé un autre fil de fer, je m'attaquai à une seconde bouteille, mais je n'allai pas cette fois plus loin que la moitié. Et là-dessus je n'eus guère de mal à regagner mon lit.

» Ma femme, qui rentra plus tard, me trouva rouge comme un homard. Elle eut grand peur et fit venir le médecin à qui je ne racontai rien de mon affaire pour cette raison que je m'étais endormi et que je n'eus l'honneur ni de l'entendre ni de le voir. Le spécialiste parut le jour suivant. Il me trouva bien et il vanta l'excellence de sa méthode. Je ne pus mieux faire que de le détromper : le vin seul était mon sauveur. Il écarquillait les yeux, il restait bouche bée. Bref, il finit par dire que cette méthode était connue ; s'il ne me l'avait pas conseillée, c'est qu'elle présentait des dangers. Je refusai sa piqûre et il n'insista pas. Depuis ce jour, je me porte comme un charme ».

Ainsi parla Arsène, selon la vérité. Car il est simple et n'a pas de goût pour le mensonge. Maintenant, je ne vais pas jusqu'à recommander à tout chacun son procédé. Il faut dire qu'il y a bien des choses sur la terre qui nous demeurent inconnues, et il faut aussi en rester là.

GOURMANDISE

Cette petite fille « aide » ses parents à la cueillette des fraises. Son rôle se borne à émettre un avis sur la qualité des fruits qui viennent d'être cueillis. (Ph. Graphopresse).

LA VIE SPORTIVE

EDUCATION PHYSIQUE et SPORTIVE

Règles précises et prudentes

UNE VISITE A M. LE PROFESSEUR A. DEBEYRE DIRECTEUR RÉGIONAL DE L'EDUCATION GÉNÉRALE ET DES SPORTS

Vous disiez, dernièrement, Monsieur le Directeur, que « prendre du mouvement, ce n'est pas nécessairement faire de l'éducation physique ». Et vous ajoutiez aussi, je ne l'ai pas oublié : « S'il y a des gens qui sont partis, à tout jamais désenchantés du sport, c'est qu'on leur avait permis de se rendre directement au stade, sans éducation physique préalable. »

— Voulez-vous, pour nos lecteurs, laisser se dérouler votre pensée et nous instruire ?

— Volontiers. Je tiens à indiquer aussitôt que je n'apprendrai rien de nouveau aux initiés. Et j'arrive immédiatement au but :

La santé du corps et de l'esprit d'abord

Passer d'emblée à l'application et à la compétition, c'est-à-dire au Sport (avec un grand S), revient à commettre une grave erreur de pédagogie générale. Avant de mettre les organes à l'épreuve, il faut d'abord en développer toutes les puissances.

Le Sport reste une chose. L'éducation physique en représente une autre. « Lapallissade », bien sûr, que de le rappeler. Cependant tant de gens commettent encore, de ce point de vue, le péché d'ignorance qu'il importe de discerner au plus vite l'erreur de la vérité.

Education physique et Sport ne sont pas des synonymes. Eduquer c'est conduire, élever. Et l'on éduque ce qui existe « pour le faire exister mieux ». De cette heureuse manière, toute éducation donne une formation, une discipline et assure la santé du corps en même temps que celle de l'esprit. Action raisonnée, méthodique, progressive, l'éducation physique doit prendre la même envergure que l'éducation intellectuelle et morale. Que dis-je ? Elle est le plus sûr fondement de tout système d'éducation. Ceci ne tuera pas cela, soyons-en bien persuadés. Que d'hommes de notre âge ont su concilier les deux avantages et maintenir à leurs carcasses un solide équilibre ! Ce qui nuit éternellement à l'équilibre humain, c'est l'exclusivité !... Restons compréhensifs et retenons le vieux principe que tout engouement devient excessif.

Mais à quoi bon laisser plus longtemps les nobles lampes de l'intelligence dans des « cahutes misérables, disloquées et sordides ». N'est-il pas mieux qu'elles s'abritent dans des demeures « qui aient un peu de la dignité d'un temple ? »

J'entends bien : les routiniers se gaussent ou critiquent ; les sceptiques hésitent : c'est qu'ils sont incapables de goûter la naturelle générosité des santés robustes. Le rêve, disent-ils, construit des portes vertigineuses et démesurées qui n'ouvrent sur rien. Par bonheur, toute œuvre éducatrice édifie des portes de dimensions ordinaires et qui ouvrent sur la vie. Et c'est déjà beaucoup !

L'éducation physique dirige l'éclosion des grandes fonctions physiologiques respiratoire, circulatoire, articulaire et perfectionne la coordination nerveuse ; comme toute éducation moderne, elle est, par conséquent, « fonctionnelle » et cherche à éveiller et à mettre en valeur les qualités vitales de l'individu.

Il convient que les enfants et les adolescents amassent, avant tout, un capital santé, et que nous prenions grand soin de le gérer en bon père de famille.

« Croyez et je vous parle sérieusement, disait déjà en 1889, le poète Angellier, alors doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, que votre premier devoir de citoyen est de soigner vos corps, d'en assurer la santé et la force. »

Aux esprits non prévenus en faveur de l'action, le succès peut apparaître comme le corollaire de la chance... œuvre du hasard : il est bien plutôt la résultante d'efforts persévérants et de volontés toujours tendues.

Comme les charpentiers mettent un bouquet sur le faîte de l'édifice qu'ils viennent d'achever, le sport couronne l'éducation physique.

Le sport à l'école

— Alors, vous êtes partisan du sport à l'école ?

— Dans le chapitre consacré à l'éducation physique scolaire, les instructions ministérielles de 1923 ne contiennent pas le mot sport. Par contre, l'arrêté du 23 mars 1938 lui donne place sous le titre attrayant de « Sport et plein air, éducation physique ».

— Mais que faut-il entendre exactement par Sport, en général ?

— Vous avez raison, définissons, puisque définir c'est conclure.

Jence ; l'**aviron**, « ce bain de plein air et de lumière » ; les **jeux de raquette** (volant, tennis) qui sont parmi les plus propres à fortifier la paroi abdominale chez les jeunes filles ; l'**escrime**, l'un des plus éducatifs, accessible même aux faibles dont les muscles demeurent insuffisants ; le **cyclisme** qui développe si bien la fonction respiratoire ; le **football**, dont la technique et la tactique s'apprennent avec tant de facilité à l'école ; le **rugby** (à la condition d'interdire les mêlées et les plaquages — alors le jeu n'est plus intéressant) ; le **hockey**, qui exige le plus bel esprit de discipline ; j'en passe et des meilleurs sans doute. Je m'en excuse.

Pratiqués avec prudence, surveillés avec attention, soumis à des règles de distance et de durée, ces jeux seront proportionnés à l'âge des organismes en pleine formation. Comme pour les autres disciplines, l'on s'en tiendra à une émulation

Le Professeur DEBÈYRE (Ph. Archives)

bienfaisante et raisonnable ; pas de matches, mais la recherche du meilleur rendement et du style le plus correct. Le vocable « performance » ne doit pas effrayer les parents, plus que de raison : les enfants et les adolescents ont déjà l'habitude des performances en dictée, en calcul, en géographie ; il leur arrive fréquemment de « lutter » contre les difficultés de leurs devoirs ou de leurs leçons ; pourquoni leur serait-il défendu de s'appliquer au mieux dans l'exécution des gestes utilitaires ou éducatifs. Par le choix de pratiques à techniques simples par l'initiation aux sports d'équipe (ces formes supérieures des jeux collectifs), par l'athlétisme, exercice naturel avant d'être lutte et record, leur sont offerts les moyens de ne pas être trahis quelque jour par derrière par des défaillances physiques.

La natation est, à mon sens, une fonction naturelle et constitue pour l'enfant une assurance sur la vie. La marche représente d'abord la première méthode d'éducation physique ; elle reste aisément un sport très recommandable. Quant au tir, il donne de l'adresse, de la précision et une bonne attitude.

Pour les jeunes filles, c'est la résistance générale, la souplesse et la grâce qu'il importe d'obtenir. Dangereuse pour le jeune homme non préparé, la méthode sportive l'est davantage pour la jeune fille. En bref, le sport éducatif est le seul qui peut acquérir droit de cité dans les établissements scolaires ; en effet, les exercices de force orientent trop vers l'hypertrophie de la musculature ; les épreuves de demi-fond usent prématurément le capital vigueur ; les épreuves de longue distance demandent une dépense que supportent seulement les sujets robustes et entraînés.

Minimes, juniors et séniors

Pour préciser, ouvrons le livret scolaire de l'éducation physique et voici trois catégories d'individus normaux :

a) Les minimes, de 12 à 15 ans ; b) les juniors, de 15 à 18 ans ; c) les seniors, de 18 à 21 ans.

Retenons bien que l'initiation sportive n'est pas une préparation directe aux championnats. Seuls deviendront plus tard des virtuoses du sports ceux que leur morphologie ou leurs qualités physiques naturelles et acquises prédisposent déjà à en célébrer les rites et qui se sont soumis à une très attentive éducation physique

Aux minimes, les compétitions sont interdites. Aux juniors, toute une série d'épreuves sont proposées dans les conditions suivantes :

Saut en longueur avec élan ; Saut en hauteur avec élan ; Lancement du poids (4 kgrs, 15 ans); 5 kgrs, 18 ans) ; Courses de vitesse, 60 mètres, au dessous de 16 ans ; 80 mètres, de 16 à 18 ans ; Courses de de haies ; 83 mètres avec haies de demi-fond, pas avant 16 ans, 1.200 mètres de 16 à 18 ans ; Courses de 0 m. 75 ; Courses de relais, 4 fois 60 ou 80 mètres, suivant l'âge ; Cross-country, 3 kilomètres ; Natation, 50 mètres ; Lancement du

Ecoutons d'abord un humoriste. « Le sport est tout ce qui divertit et rend joyeux. Ses apôtres et ses propagandistes en sont exempts. »

Pour G. Hébert, le sport comprend tout genre d'exercice ou d'activité physique qui a pour but la réalisation d'une performance. Et cette réalisation repose essentiellement sur l'idée de lutte contre un élément défini, une distance, une durée, un obstacle, une difficulté matérielle, un danger, voire un animal, un adversaire et, par extension, soi-même.

Les sports individuels, déclarent LAFARGE et NAYRAC, comportent la pratique de certaines formes de motricité (courses, sauts, lancers et autres) jusqu'à la limite supérieure de nos moyens.

Pour le docteur BELLIN du COTEAU, le sport a pour objet la production d'une performance ; il figure la compétition contrôlée par l'intelligence.

Records, compétitions, risques, limites supérieures des moyens, tous ces mots sonnent mal aux oreilles des parents et des maîtres.

Loin de moi l'idée de bannir le sport de l'école. Même, je suis convaincu que pour assurer l'avenir du sport, il suffirait de le mettre dans le cadre pédagogique ; vite, il redeviendrait sûr et sain.

Les enfants les plus grands et les adolescents seront initiés aux jeux sportifs ; parmi ces jeux fort nombreux, citons le **basket**, élégante récréation, en passe de devenir, à juste titre, l'un des divertissements scolaires et postscolaires par excellence et du javelot réduits ; Tennis, (séances normales) ; Sports d'équipe (terrains réduits, durée diminuée).

Quant aux seniors, ils peuvent prendre part aux compétitions ordinaires, compte tenu de leurs aptitudes personnelles.

Ces indications ne signifient pas cependant que, sans l'avis du médecin, de jeunes garçons de 16 ans puissent participer systématiquement à une course de 1.200 mètres ou à une épreuve qui entraîne l'emploi d'une quantité particulièrement grande d'énergie.

En tout, il faut de la mesure pour assurer le succès. Et rien ne réussit comme le succès.

Voulez-vous une maxime pour conclure ? « Les dos ronds des écoliers finissent parfois par obéir à l'appel de la nature et par se redresser. A coup sûr, ils se redressent beaucoup plus vite, dès que l'on agit sur les muscles fixateurs des épaules ».

Ouvriers de la pensée et du travail, qui voulez forger l'idéal de demain, soignez vos corps. Quand marteaux en enclumes sont prêts, il faut voir les bras !

FOOTBALL

Roubaix et Orchies en « Excellence »...

C'est une décision qui honore le Conseil de la Ligue du Nord car elle reflète l'esprit de justice qui anime les administrateurs actuels du football nordiste.

Nous n'ajouterons aucun autre commentaire, celui donné étant l'essentiel en la circonstance.

Rappelons simplement qu'une première décision prise par la L.N.F.A. englobait di clubs dans la division d'« Excellence » et que n'était point compris dans cette super-série le Stade Roubaisien, le meilleur club du District Terrien avec le Racing-Club de Roubaix au cours de la saison qui vient de se terminer.

Les Stadistes réclamèrent et c'est cette réclamation que la L.N.F.A. vient d'admettre dans le sens de l'équité.

D'autre part, ces messieurs ont parfaitement bien fait de donner suite à la candidature du Stade Orchésien. Le club de M. Robert Leroux a, en effet, toutes références pour figurer au sein des « Excellents ». Le championnat prochain fixera d'ailleurs la réelle valeur des Orchésiens dont le Comité agissant a tout fait et fera encore pour la propagande du sport dans ce secteur du Douaisis, devenu un des plus florissants de la L.N.F.A.

... MAIS...

...quels seront définitivement les douze élus ? C'est que le Commissariat général des Sports a exprimé sa volonté en ce qui concerne notre région en déclarant que les ex-pros, c'est-à-dire : Fives, O.L., Valenciennes, Excelsior, Lens et Arras, disputeraient, en 1941-1942, une compétition les réunissant à l'exclusion de tous autres compétiteurs. Etant donné le fiasco de cette épreuve la saison dernière, on s'imagine que les dirigeants des clubs intéressés ne sont point enthousiastes pour recommencer l'expérience. En conséquence, des représentations seront faites à Paris, en ce sens et si les ex-pros, appuyés par la L.N.F.A. et M. Sergeant, obtiennent gain de cause, ce qui serait on ne peut plus normal, nous aurions donc en septembre prochain, pour le départ du

L'héritage de Tante Amour

Par Maxime LA TOUR

— 26 —

Le collaborateur de la Tante Amour, à qui le hasard venait de fournir une providentielle occasion de vivre à peu près constamment auprès de celui dont il avait la surveillance — car les choses s'étaient bien passées chez le petit bistrot, ami d'Etienne, ainsi que ce dernier l'avait narré tout à l'heur — sortait alors de la chambre...

Et Joseph Foulalas, sous la conduite de son prédécesseur, s'en allait ouvrir la porte de l'appartement à un homme d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, assez corpulent, en habit noir et cravate blanche sous un pardessus de demi-saison complètement boutonné qu'il portait sans aucune élégance, comme d'ailleurs son chapeau haut de forme, planté tout au sommet d'une tête en boule, aux gros yeux saillant de leurs orbites, au nez long et recourbé, à la lèvre supérieure ornée de deux petites vingules très noires qui avaient la prétention d'être des moustaches...

Le visiteur, apercevant, derrière l'homme en veston qui lui ouvrait la porte, un domestique en gilet de livrée, eut un regard étonné.

Et tout de suite il demandait :

— Suis-je bien chez monsieur le vicomte de Bleymard ?

— Chez lui-même, répondit Foulalas, en s'inclinant avec la déférence d'un serviteur déjà ancien dans le métier...

» Si monsieur veut bien se donner la peine d'entrer et de me dire qui je dois annoncer...

— M. Alexandre Baudu...

— Je vais prévenir monsieur le vicomte à l'instant même

Ces dernières répliques s'étaient échangées tandis que le visiteur pénétrait dans le salon...

Puis, le nouveau valet de chambre, entièrement dans la peau de son personnage, entrait chez son maître qu'il trouva complètement habillé.

— Ce monsieur est là, dit-il, en désignant le salon.

— J'ai entendu... j'y vais... Continuez à vous mettre au courant... Ça a déjà l'air de marcher tout à fait comme il faut...

Sur ces mots, il passait au salon... et, la main tendue, venait vers son visiteur qui, de cet accent grasseyant déjà remarqué par nous au cours de sa conversation téléphonique de tout à l'heure, s'esclaffait :

— Ah ! on voit que vous êtes riche, vicomte... Deux domestiques. Vous ne vous refusez plus rien... Il est vrai que pour ce que vous coûte l'argent, à vous...

— Que diable me chantez-vous là ! s'exclama Guy sans relever la réflexion désobligeante de son visiteur... Où prenez-vous que j'ai deux domestiques... moi !

Mais, comprenant soudain

— Ah ! j'y suis... fit-il en riant... Vous avez vu ensemble un valet de chambre qui me quitte — et que vous connaissiez déjà — et celui qui le remplace... De la votre illusion

» Plût au ciel que j'eusse les moyens d'avoir une nombreuse domesticité... Mais cela viendra peut-être un jour... plus tôt même que je ne le crois...

— Eh ! eh ! vous ne pensez pas si bien dire... fit Alexandre Baudu d'un air malicieux...

— Qu'entendez-vous par là ? demanda vivement Guy, supposant tout de suite que le secret de son héritage éventuel était déjà connu...

— Mon Dieu... rien qui doive vous surprendre... Ne m'avez-vous pas toujours dit, chaque fois que vous aviez besoin de mes subsides — oh ! je ne vous les reproche pas, bien qu'ils constituent à l'heure actuelle un total assez coquet — ne m'avez-vous pas toujours dit que vous vous saviez sur le chemin de la fortune... que votre réussite était certaine... et qu'avant peu vous auriez en mains tous les atouts de cette réussite ?

— Certainement... je vous l'ai dit... et je vous le répète avec encore plus de force que jamais... car, aujourd'hui, je la sens toute proche, la fortune...

— Rien n'est plus exact ! s'écria Alexandre Baudu avec un gros rire... Et l'on prétend que l'argent n'a pas d'odeur !... S'il n'en avait pas... comment pourriez-vous sentir la fortune s'avancer vers vous... Oui, vous avez raison... elle est toute proche... Que dis-je, elle est devant vous, mon ami... car, tel que vous me voyez... je vous l'apporte...

— Vous ?

— Moi ! Je ne suis pas venu pour autre chose...

VIII

M. ALEXANDRE BAUDU

A vrai dire, Guy de Bleymard ne manifestait pas, aux paroles de son visiteur, tout l'étonnement auquel celui-ci était en droit de s'attendre...

Cela tenait à ce que le jeune vicomte demeurait persuadé qu'Alexandre Baudu ne voulait pas lui parler d'autre chose que de l'héritage de la Tante Amour.

Aucun doute n'était possible : son visiteur, probablement en relations avec Me Molle, l'huissier, ou avec Me Duteillier, le notaire — ou plus simplement encore avec Mme de Bleymard elle-même connaissait toute histoire... et ce qu'il lui apportait peut-être de nouveau, c'était une indication précieuse pour la recherche du quatrième héritier ou encore l'offre de sa collaboration pour effectuer cette recherche.

Guy de Bleymard n'était nullement contrarié de tout cela... au contraire.

Connaissant ses espérances d'avenir, Alexandre Baudu n'allait certainement pas résister au nouvel appel de fonds que lui réservait Guy, dont il avait déjà été plus d'une fois la Providence... avec une facilité qui souvent n'était pas sans étonner son obligé...

Bien entendu, Alexandre Baudu, homme d'affaires de premier ordre, enrichi par des spéculations de toute sorte et souvent assez louches, n'avait jamais donné son argent à Guy sans exiger de lui certaines conditions... oh ! très simples, et bien aisées à remplir de la part d'un jeune homme que préoccupait fort peu la question du paiement de ses dettes.

Guy demandait-il à Alexandre Baudu de lui avancer dix mille francs ? Celui-ci, après s'être fait un peu tirer l'oreille, plutôt pour la forme, versait finalement les dix mille francs en échange d'un effet de quinze mille payable trois mois plus tard, ce qui représentait le taux d'intérêt assez coquet de deux cents pour cent l'an...

L'échéance survenue, Guy obtenait sans peine le rehouvellement de son effet en consentant à en souscrire un autre, non plus de quinze mille, mais de vingt mille francs... ce qui augmentait singulièrement le taux d'intérêt précité.

Tout cela se passait bien entendu sans témoins... dans le silence du cabinet de M. Baudu... qui, un peu moins scrupuleux que ses devanciers, les honnêtes usuriers du temps de Molière, ne prenait même pas la peine de justifier la souscription des billets à son ordre par une vente de lézards empaillés ou autres marchandises équsdem farinae.

On s'explique maintenant pourquoi, en songeant à son visiteur, Guy de Bleymard l'avait appelé « cette fripouille de Baudu ».

Mais, si exacte que fût l'appellation, elle était peut-être excessive sur les lèvres de Guy, qui empruntait à cette fripouille un argent qu'il avait bien l'intention, au moment de l'emprunt de ne jamais rendre, en sorte que, sous le rapport de la malhonnêteté, il aurait presque pu lui rendre des points...

Elle était, à tout le moins, déplacée ce jour-là... où Guy était, pour la première fois depuis qu'il connaissait Alexandre Baudu invité à dîner chez ce digne personnage...

Cependant ce dernier, bien convaincu qu'il venait de stupéfier son auditeur, avait pris un petit temps pour lui donner celui de se remettre... après quoi il attaquait :

— Je vais faire cesser bien vite l'étonnement où je vous plonge... D'ailleurs vos instants sont mesurés... Il est sept heures et demie... On dîne chez moi à huit heures... et il serait peu convenable que moi, le maître de maison, et vous le principal invité, nous soyions en retard... Ma femme ne me le pardonnerait pas... mes autres convives non plus.

— Evidemment, opina Guy, très flatté